

Cinq ans plus tard, que sont devenus les complotistes du covid ?

La crise du covid a été marquée par le décrochage d'une partie de la population ayant perdu toute confiance dans les autorités et dans la presse. Une fois le chemin de la suspicion emprunté, il est difficile d'en revenir.

LORRAINE KIHIL

Le complotisme prospère sur les crises, parce qu'il offre un logiciel explicatif qui désigne les coupables, les héros, un but à poursuivre

Marie Peltier
Historienne, spécialiste du complotisme

”

les institutions est sortie des radars médiatiques aussi brutalement qu'elle est apparue. Mais si la crise sanitaire est passée, la crise démocratique du complotisme n'a priori pas reculé.

Il est très difficile de se faire une idée de ce que représente l'emprise du complotisme dans la société. La plupart des sondages ou études qui s'y frottent sont immédiatement remis en cause pour les biais qui faussent leurs résultats, notamment parce que le complotisme relève largement d'un spectre de méfiance. Faut-il considérer d'un même bloc le sceptique ouvert aux hypothèses du complotiste sous perfusion d'hydroxychloroquine et de 5G ? D'autant plus que l'histoire personnelle joue beaucoup dans la résonance qu'aura l'une ou l'autre théorie.

D'après les recherches menées par Sciensano pour monitorer l'adhésion de la population à la gestion de la crise, la confiance dans les institutions s'est assez brutalement dégradée au cours de l'année 2020, tandis que confinements et mesures sanitaires restrictives se sont installés dans la durée. Alors que déjà seules 53 % des personnes disaient avoir pleinement confiance dans les autorités fédérales en début de crise, elles n'étaient plus que 12 % cinq mois plus tard. Les médias perdaient dans le même temps une dizaine de points de pourcentage, pour se situer autour de 30-40 %.

Ce « Rabbit hole » dont on ne revient pas

« Le complotisme prospère sur les crises, parce qu'il offre un logiciel explicatif qui désigne les coupables, les héros, un but à poursuivre », explique Marie Peltier, historienne, spécialiste du complotisme. « Au-delà des cas les plus radicalisés, il y a eu pendant le covid une expansion de la défiance à l'égard des institutions démocratiques, dont on voit encore les traces. C'était déjà bien présent avant la pandémie, mais la crise a accentué le phénomène et a été un point de bascule pour certaines personnes aujourd'hui en rupture. C'était frappant, à l'époque, de voir des gens se radicaliser, couper les ponts avec leur entourage, alors qu'ils ne semblaient pas du tout prédestinés à suivre ce genre de pensées. L'isolement du confinement a pesé pour beaucoup. »

Les travaux portant sur le complotisme évoquent souvent l'idée d'un « rabbit hole », littéralement le trou du lapin, qui évoque le point de basculement au début du livre *Alice au pays des merveilles* : lorsque Alice, intriguée par le lapin à la montre à gousset se précipite sans réfléchir dans le trou qui doit mener à son terrier et chute, presque sans fin, avant d'atterrir dans un monde fantastique. Traduction : quand on s'engage dans le complotisme, on n'en revient généralement pas. « Une fois qu'on est dans un imaginaire complotiste, on y reste », poursuit Marie Peltier. « C'est un logiciel universel qui peut s'appliquer sur tous les thèmes et qu'on a tendance à mobiliser autour d'événements traumatiques. Ce qui fait qu'on a sauté du discours antivax à l'Ukraine. Le complotisme est souvent un refuge, une forme de déni qui vient apaiser une angoisse de la société. Il s'agit de dire qu'on nous fait croire que c'est grave, mais ce n'est pas vrai. » Une stratégie de refuge pas forcément payante, comme le souligne le psychologue Olivier Klein (ULB) : « Le problème, c'est que cet espoir de trouver un apaisement s'avère déçu. Une fois qu'on tombe dans ce « rabbit hole », on ne fait que découvrir de nouvelles théories du complot qui sont fort anxiogènes. On ne sait plus qui croire, les ennemis sont partout. »

Du covid à l'Ukraine

Vincent, la cinquantaine, a fondé sa conviction complotiste (il assume le terme). Il y a des années. Parce que c'est un curieux à « haut potentiel », pas un « mouton ». La crise covid n'a pas été un point de bascule, plutôt une confirmation de ce qu'il soupçonnait, savait déjà : on nous ment.

Sa mère est décédée en août 2021, à l'hôpital. Son état s'est dégradé brutalement dans des circonstances pénibles, alors qu'on l'avait d'abord empêché de la voir en raison du covid. Il la retrouve finalement, « 3 minutes », paniquée, incapable de parler. Il est rappelé le lendemain matin. « Maman était endormie, elle râlait. Et une heure et demie après, c'était terminé. » Il est convaincu qu'on l'a euthanasié, sans prendre la peine de lui demander son avis. Il a contacté un expert pour demander le dossier suivi patient, qu'il n'a jamais reçu. « Il m'a dit : "Ils ont fait les examens qu'il fallait." Il a osé m'écrire que c'est parce que ma mère n'était pas vaccinée. Je lui ai répondu : "Vous n'êtes pas un expert, vous êtes un collabo." C'est une mafia. »

Tout tient dans tout. Le covid et l'Ukraine, participent ainsi d'un même plan malthusien de la finance mondiale qui vise à décimer la population mondiale. « Curieusement, après le covid, on est passé directement à l'Ukraine. Là aussi, je sais ce qui se cache derrière. Zelensky est un pion du forum de Davos, où il participe. Rothschild et Rockefeller sont derrière Vanguard, initiative qui dicte sa politique à sa marionnette – c'est comme cela que j'appelle Ursula von der Leyen – pour flanquer la Russie par terre. Vanguard, c'est BlackRock, ils gèrent la plupart des fonds de pensions occidentaux, actionnaires de Pfizer. Or, il y a trop de pensionnés, trop de personnes âgées. »

En 2021, Bernard Crutzen sortait le documentaire *Ceci n'est pas un complot*, film à charge, interrogeant la façon dont

les médias, présentés comme au service du pouvoir et manipulateurs, couvraient la crise covid. A l'époque, il est très critiqué par la presse et plusieurs experts (par ailleurs interrogés dans le film) pour ses approximations, contre-vérités et effets de montage trompeurs.

Quatre ans plus tard, il dit avoir souffert du traitement médiatique de son film. « Si vous critiquez les médias, les médias vous critiquent. A partir du moment où on vous colle une étiquette de complotiste, c'est très compliqué de s'exprimer. A refaire, je pense que j'ai sous-estimé l'influence des sources. C'est surtout les sources sur lesquelles s'appuyaient les journalistes qui étaient douteuses, plus que la démarche des journalistes eux-mêmes. » Encore vigilant sur le travail des médias, Bernard Crutzen regrette toujours le manque de diversité des opinions sur l'Ukraine, sur Gaza, sur le trumpisme, sur le risque d'une guerre... « Ce qu'on appelle complotisme, avant on appelait cela la critique. Si vous écoutez la RTBF, ce sont souvent de faux débats avec des gens globalement d'accord entre eux. Je n'ai jamais utilisé le mot « média », mais il y a des gens qui disent : "La réalité que moi je perçois n'est jamais relayée dans les médias." » Quid des autres discours scientifiques ? Quid des autres analyses géopolitiques ? Quid des autres témoins ? C'est sur cette idée d'un discours dominant, inféodé aux autorités, qui ne laisserait pas de place à des voix dissidentes que se sont développés une série de « médias alternatifs », « citoyens ».

En jeu, la question de l'information. Là où les médias présentés comme « mainstream » cherchent à établir des faits, sur base du recoupement de sources, et, à partir de là, ouvrent le champ aux opinions (qui peuvent être divergentes, mais fondées sur ce socle de connaissances communes), ces médias « alternatifs » estiment que les faits doivent être questionnés, sans consensus possible, *in fine*, toutes les sources étant sujettes à caution. Ne reste donc que l'opinion, servie par des éléments piochés ici et là pour servir un discours.

Un dialogue de sourds qui a longtemps travaillé le journaliste Arnaud Ruyssen. « Lorsque j'ai fait la série d'émissions *Covid, cinq ans après*, toute une fraction du public nous a de nouveau interpellés. J'avais l'illusion un peu naïve de croire qu'on avait avancé sur un terrain de compréhension commune : sur les vaccins, un discours un peu plus critique sur la gestion de crise, sur les mesures. Mais cette autocritique, ils n'arrivent pas à l'entendre. » Pendant le confinement, le journaliste était très présent sur les réseaux sociaux pour essayer de toucher un maximum de personnes, y compris hors du *scope* habituel de la RTBF. « Au fil de la crise, j'ai vu que les gens en avaient marre et me restaient des liens vers des sites et des pages Facebook de toute cette galaxie de médias parallèles. Je lisais, j'envoyais des contre-arguments. » Jusqu'à ce qu'il comprenne que la tâche est impossible. « On ne peut pas courir sur toutes les balles, dès que tu désamorces un argument, il y a en a trois autres derrière. En fait, j'ai l'impression qu'on n'est jamais tout à fait sorti de ça. Dès qu'il y a un sujet polémique un peu difficile, cette galaxie de gens qui vivent dans un écosystème de médias qui passent sous les radars fait de nouveau irruption. Ce sont des gens qu'on a perdus. »

* Le prénom a été modifié.

